



LAURENT  
DINGLI  
DANS L'OMBRE  
DES LUMIÈRES

ROMAN

Flammarion

Extrait de la publication

# LAURENT DINGLI

## DANS L'OMBRE DES LUMIÈRES

ROMAN

«— Vous avez raison, le comte de Saint-Amant possède beaucoup d'ascendant sur les autres bagnards. Moi-même, en trente ans de carrière, je n'ai jamais rien vu de tel.

— Mais alors, pourriez-vous me dévoiler l'identité de cet homme...

— L'histoire est tellement surprenante qu'il me faudrait des heures pour en reconstituer tous les détails.

Ils s'installèrent dans la petite pièce attenante au salon. Le valet leur servit du cognac pendant que Saint-Gilles se pelotonnait dans un fauteuil, les oreilles dressées, les yeux grands ouverts.

— Saint-Amant... Monsieur le comte de Saint-Amant... répéta le commissaire en expirant de larges bouffées de tabac, l'affaire est incroyable en effet. Elle défraya la chronique il y a bientôt dix ans... À cette époque vous étiez trop jeune. Si je n'avais lu moi-même toutes les minutes du procès, j'aurais cru à quelques scènes de roman. Et pourtant... »

Au mois d'août 1825, un aristocrate philanthrope, André de Saint-Gilles, visite pour la première fois le bagne de Brest. Il y découvre un vieux forçat que les autres prisonniers entourent avec respect. Qui est cet homme étrange qu'on appelle le comte de Saint-Amant? Un roi des gueux, un voleur, un assassin? Il faut remonter trente-six ans plus tôt, en 1789, pour découvrir la clef de l'énigme. Ce roman n'est pas seulement une fresque sur la Révolution française, mais avant tout une rencontre avec le Mal.

Laurent Dingli a déjà publié chez Flammarion des grandes biographies consacrées à Louis Renault et Robespierre, saluées par la critique, et un roman *Une pureté sans nom*.

# Flammarion

Extrait de la publication

# Dans l'ombre des Lumières

Du même auteur

Biographies

Colbert, marquis de Seignelay, Perrin, 1997

*Louis Renault*, Flammarion, 2000

*Robespierre*, Flammarion, 2004

Roman

*Une pureté sans nom*, Flammarion, 2007

Laurent Dingli

# Dans l'ombre des Lumières

*roman*

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2010  
ISBN : 2-978-0812-4348-4

Extrait de la publication

*À ma belle-mère, Anne-Marie*  
*À mon père, Albert*



Vivre sa vie comme un imbécile, ce n'est pas bien malin, mais la vivre avec finesse, avec art, tromper tout le monde et n'être trompé par personne, voilà le vrai problème, le vrai but.

Nicolai Vassilievitch Gogol, *Les Joueurs*.



1

Aux portes du bague

Brest, le 16 août 1825

## I

Le vent faisait claquer les cordages sur la mâture des vaisseaux, fouettant les carènes, raidissant les amarres, gonflant dangereusement les quelques voiles que les matelots n'avaient pas eu le temps de ramener. Dans le port, une forêt d'artimons, de vergues et de misaines, se balançait au gré de la houle. Le ciel était bas, chargé d'embruns ; la mer, agitée, se teintait de nuances métalliques. Un rayon de soleil, chétif, dérisoire, illuminait parfois le jaillissement rapide et cadencé de l'écume, rehaussant par contraste la couleur plombée des vagues, comme autant de saillies obscures coiffées de cotonnades.

André de Saint-Gilles ramena le col de son manteau et réajusta son haut-de-forme pour se protéger des intempéries. Il s'accoutumait difficilement aux changements rapides du temps ; c'était la première fois qu'il séjournait à Brest. La veille encore, il était descendu de la diligence, face au 44 de la rue d'Aiguillon, le dos courbé et les membres endoloris. Malgré la fatigue, il avait assisté aux réjouissances du 15 août. Le soleil était alors éclatant, le ciel écrasé de lumière évoquait une aquarelle aux teintes pâles et monotones. De l'autre côté de la rade, une brume de chaleur formait une longue colonne blanche dont la silhouette pommelée décorait le sommet des falaises. Une fois ses affaires déposées à l'*Hôtel de Provence*, Saint-Gilles s'était mêlé à la foule pour admirer le défilé des troupes de marine, la chamarrure des uniformes, les costumes prétentieux des notables et les chapeaux des quelques élégantes qui singeaient, avec retard, la mode parisienne. Comme chaque année, les maisons étaient ornées et les vaisseaux de la rade richement pavoisés en l'honneur de la Vierge. Le spectacle était à la fois émouvant et divertissant ; le visiteur en avait même oublié les cahots de la voiture, la poussière des grands chemins et les propos convenus de diligence. Deux jours plus tôt, il s'était embarqué à l'hôtel des Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires, et avait quitté la chaleur suffocante de Paris pour atteindre, à grandes étapes, les côtes du Finistère. Ce n'était pas un voyage d'agrément, mais d'études

que le jeune chirurgien philanthrope s'était lui-même imposé afin de parfaire son apprentissage.

Les festivités rituelles achevées, et après une nuit de sommeil interrompue par les vociférations du crieur public, André de Saint-Gilles avait cru s'éveiller au cœur de l'hiver. Le temps s'était assombri et tournait à l'orage. Le voyageur commença par pester contre la pluie, mais le vent du large qui s'engouffrait par le goulet et purifiait l'air, lui rappela, avec bonheur, qu'il avait quitté l'atmosphère fétide de la capitale. Il alla récupérer son passeport, retenu par l'officier de garde, à l'entrée des remparts, et fit quelques pas afin d'observer les devantures de la rue Royale.

Le vent faiblissait, le fracas s'estompait, une pluie fine mais drue ruisselait sur le pavé. La grisaille légèrement laiteuse enveloppait déjà la ville et le port de Brest de sa robe diaphane. Telle une aiguille trempée dans la suie, le clocher de l'église Saint-Louis émergeait de la brume montante et tiède dont les vapeurs paraissaient s'agripper aux façades. Le silence matinal, le spectacle des rues désertes, la pierre humide du château, le granit suintant des maisons basses, tout exprimait un sentiment oppressant de tristesse, d'ennui et de désespoir.

Après une rapide promenade sur le cours Dajot, Saint-Gilles jeta un coup d'œil à sa montre, puis se dirigea d'un pas alerte vers l'hôpital de Clermont-Tonnerre. Devant la porte d'entrée, il eut le réflexe de se redresser afin de se donner un peu de contenance. Depuis quelques années déjà, le jeune praticien tentait vainement de se vieillir. Il cultivait à dessein une moustache encadrée de longs favoris blonds et bouclés, qui lui habillaient en frisottant le bas de la mâchoire. Mais, en dépit de sa longue redingote anthracite, il conservait une délicatesse, une candeur et une maladresse proprement juvéniles. Sa cravate à jabot, toujours impeccable, lui enserrait tellement la gorge et remontait si haut vers le bas du menton, qu'il paraissait suffoquer. Cet engoncement était pourtant l'une des rares concessions qu'il accordait encore à la mode.

Un concierge le fit pénétrer dans l'enceinte et lui demanda de bien vouloir attendre la venue du médecin chef. André ne répondit pas, déposa sa canne, ôta ses gants et son chapeau, qu'il secoua délicatement, puis vint s'asseoir sur un siège à mailles d'osier. Ses grands yeux bleus, surmontés de sourcils fins, arpentaient avidement les lieux. L'attente ne fut pas longue. Au bout de quelques minutes, il vit apparaître un homme d'une trentaine d'années, dont la moustache gaillarde et le regard sémillant le mirent à son aise.

— Monsieur de Saint-Gilles ? Major Raynaud. Soyez le bienvenu. Je suis ravi de vous rencontrer. Avez-vous fait bon voyage ?

— Fort bien, je vous remercie. Comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire, ma visite à Brest s'est décidée au dernier moment. Il m'a fallu soudoyer le cocher pour obtenir une place à l'intérieur de la diligence. Enfin, la route a été bonne...

Saint-Gilles s'interrompit quelques secondes puis reprit avec ferveur :

— Pour ne rien vous cacher, je brûle de visiter l'hôpital en votre compagnie. Il y a tant de projets et d'expériences dont je souhaiterais vous entretenir...

— Malheureusement, je ne pourrai pas vous accompagner, répondit le médecin-chef avec gêne ; je dois effectuer une visite urgente à la cayenne, la caserne des matelots. Le service est prioritaire, vous le savez...

Raynaud, qui avait mesuré d'un coup d'œil la déception de son interlocuteur, enchaîna sur un ton moins militaire.

— Mon cher confrère, je comprends votre désappointement. Mais ne vous inquiétez pas, j'ai tout prévu. M. Argenson, chirurgien de troisième classe, se fera un plaisir de vous guider. Il a reçu des instructions dans ce sens. C'est un brillant sujet et, de surcroît, un homme charmant. Vous ne serez pas déçu, je vous l'assure. Quoi qu'il en soit, je vous attends pour le dîner, à une heure.

Saint-Gilles tenta de dissimuler sa déception. Il remercia le médecin-chef, le salua même avec une certaine solennité, puis attendit l'arrivée de son guide. Le jeune Parisien était un homme exalté, un esprit curieux et un travailleur acharné. Il se consola bien vite de cette déconvenue en songeant aux nouveautés qu'il allait découvrir. Argenson le rejoignit rapidement et ils commencèrent tous deux la visite de l'établissement. Ce fut un émerveillement. Jamais Saint-Gilles n'avait vu un hôpital aussi propre et bien tenu que celui de la Marine. Il n'eut que des compliments à faire aux Filles de la Sagesse, qui étaient en charge de l'entretien depuis la Régence ; il interrogea longuement la Supérieure, une vieille femme au caractère affable. En sa compagnie, les deux médecins visitèrent les moindres recoins de l'hôpital, les grandes salles ornées de fleurs, l'étage avec le promenoir d'hiver et les jardinets un peu tristes qui donnaient sur le port, enfin, la chapelle dont le fronton aux colonnes de granit créait une atmosphère d'austérité majestueuse. On leur ouvrit même les armoires dans lesquelles le linge, fraîchement lessivé, était rangé avec soin. Saint-Gilles était fasciné par

l'abnégation des religieuses. Fervent chrétien, il se sentait en quelque sorte confirmé dans ses vénération. La vigueur de sa foi et sa curiosité scientifique étaient d'ailleurs avivées par l'enthousiasme de la jeunesse et cette croyance un peu naïve qu'il avait toujours eue dans la capacité des hommes à bonifier le monde. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'il avait fait le voyage de Paris. Et chez ce philanthrope, le désir de réforme avait toujours un parfum de mission.

Il poursuivit sa visite, flanqué du chirurgien et de la Mère supérieure, découvrant l'école de médecine navale puis l'amphithéâtre de dissection. Il venait de pénétrer dans l'infirmerie lorsqu'il aperçut une silhouette étrange.

Un homme se tenait devant lui, maigre, légèrement courbé, en apparence docile mais avec une lueur de révolte et de fierté déconcertante au fond des prunelles. Ce demi-spectre avait le crâne rasé, la peau brune, parcheminée par le soleil et les embruns, le visage percé de deux grands yeux émeraude, à la fois envoûtants et terribles. Il ne ressemblait pas à un malade, ni à un valet, encore moins à un fonctionnaire de la marine. André fut frappé par le mélange d'énergie farouche et de détachement que cet inconnu, pourtant immobile, exprimait avec tant de force. L'homme s'était redressé pour l'observer. Mais, au bout d'un instant, le médecin ne put supporter ces yeux incandescents et dut finalement détourner le regard.

La Mère supérieure remarqua la stupeur de son hôte.

— Vous ignoriez que nous avons ici des bagnards ? Ce sont de bons et fidèles travailleurs... Ils nous rendent, chaque jour, de précieux services.

— Je n'en doute point, ma sœur. Je savais que les hôpitaux employaient des forçats ; pourtant... la présence de cet homme m'a surpris.

Argenson et la religieuse échangèrent un rapide coup d'œil.

— Les prisonniers affectés ici ne sont jamais condamnés à perpétuité, mais uniquement à de courtes peines, précisa la bonne sœur. Certains sont même assez proches de leur libération. Je me suis attachée à quelques-uns d'entre eux. J'entends soulever des objections sur leur emploi dans la pharmacie, l'infirmerie ou les cuisines. Je comprends ces craintes, mais ne les partage pas. J'ai plus de soixante-dix ans, Monsieur, et je vous assure que le travail de ces malheureux est non seulement un acte de miséricorde, mais aussi une mesure profitable à la société tout entière.

— Cette pensée vous honore et, faute de posséder votre expérience, je partage votre avis. Je considère, comme vous, qu'il est de notre devoir de chrétiens d'aider ces misérables et de leur offrir la possibilité d'une réhabilitation.

Le forçat avait repris le travail depuis un moment. Saint-Gilles l'observa une dernière fois ; il acheva sa visite, prit congé de la Mère supérieure et du chirurgien puis s'en alla dîner à la table du médecin-chef.

Raynaud considérait son invité avec une pointe de curiosité empreinte de bonhomie. Il regrettait visiblement de ne pas avoir pu guider Saint-Gilles et profita de l'occasion pour lui adresser quelques recommandations.

— Vous allez rencontrer le commissaire général Cazenave, directeur du bagne.

— Le majorat vient en effet de m'en donner l'autorisation ; cette visite est essentielle pour mon enquête.

— Parfait, parfait... Vous devez savoir cependant que Cazenave est un homme assez méfiant. Il faut l'approcher avec toute la prudence nécessaire. Vous êtes un civil, toutefois n'oubliez pas, cher confrère, qu'il a ici le rang de capitaine de vaisseau. Les militaires – les marins en particulier – sont très à cheval sur les questions de préséances. Vos idées de réformes sont pleines de religion ; je les partage sans réserve ; mais je vous en conjure, si vous désirez atteindre votre but et tirer tous les enseignements nécessaires à votre enquête, ménagez la susceptibilité de Cazenave. Il est devenu particulièrement ombrageux depuis Waterloo. Le jour où nous avons appris la mort de l'usurpateur, il s'est même montré d'une très méchante humeur. Évitez donc d'aborder les sujets politiques. Il en est friand et vous questionnera certainement, mais il serait à mon avis plus sage de les éluder. Ce ne sont là, bien entendu, que de simples conseils ; je vous les adresse à titre amical et vous êtes libre de les ignorer.

— Je vous sais gré de votre sollicitude, mon cher confrère, mais ne vous inquiétez pas, je saurai me montrer diplomate avec le commissaire. D'ailleurs, je vous l'avoue, la science et la médecine m'intéressent davantage que la politique.

Raynaud répondit par un sourire et conserva le silence. Il examina longuement son jeune collègue en roulant délicatement la pointe de sa moustache entre le pouce et l'index.

— Avez-vous déjà vu un bagnard ?

— Pas avant ce matin.

— Vous n'avez donc jamais assisté au départ de la chaîne, depuis la cour de Bicêtre ?

— Ma foi, non. Je goûte peu ce genre de spectacles. Ils me semblent dégradants.

— Bien sûr... bien sûr, ânonna Raynaud, l'air sceptique. Alors, vous n'avez jamais vu d'exécution publique ?

— Pas davantage, j'en suis désolé, le seul sang que j'ai vu couler jusqu'à présent est celui de mes patients.

— Eh bien, le spectacle que vous allez découvrir aujourd'hui devrait vous édifier. L'expérience du bagne change parfois la vision que l'on a de l'homme.

Saint-Gilles demeura un moment songeur, puis son regard s'illumina.

— Ma vision de l'homme a été forgée dans le même creuset que ma foi. Je vais peut-être vous paraître présomptueux mais ce sont pour moi deux piliers inébranlables.

— Je ne vous juge pas présomptueux, mon cher confrère, tout au plus idéaliste et surtout très jeune.

Saint-Gilles fut piqué au vif par cette remarque pourtant feutrée. Lui, qui faisait tout pour se donner des airs de notable, se voyait poliment rappeler la naïveté de son idéal.

Ne souhaitant pas l'indisposer davantage, Raynaud orienta la conversation sur les dernières découvertes médicales. Saint-Gilles répondit poliment, mais avec une certaine réserve. On causa du sacre de Charles X, du jubilé de l'Église, de machine à vapeur... En fin d'après-midi, le jeune Parisien quitta l'Hôtel de Marine. Il ne lui restait plus qu'une démarche à effectuer : se rendre au bagne.

Saint-Gilles marchait d'un pas vif. Il était songeur. Les images et les pensées se bouscuaient dans son esprit. Il revit le visage du forçat, qu'il avait croisé le matin même à l'entrée de l'infirmerie ; il entendit les paroles du major Raynaud et tenta d'imaginer sa prochaine rencontre avec Cazenave. Il ressentit alors une sensation inhabituelle, un curieux mélange d'inquiétudes et de regret. Il eut soudain envie de partir, de tout abandonner et, pour la première fois de sa vie, il éprouva la tentation de renoncer à ses projets. Cette âme, toute caparaçonnée de certitudes scientifiques et religieuses, n'avait jamais été vraiment préparée à affronter le doute. Chaque fois qu'une idée contrariante survenait, Saint-Gilles se trouvait presque désarmé, et ce trouble se manifestait toujours de manière physique, par d'oppressantes chaleurs.

Le jeune homme cherchait encore à s'apaiser quand il vit, face à lui, s'élever les portes du bagne. Un sous-adjutant l'attendait près de la grille. Ils échangèrent quelques mots et Saint-Gilles entra.

## II

Son guide le considéra du coin de l'œil, à la dérobée, avec une pointe de dédain et d'impertinence dans le regard. Une telle attitude accentua la timidité du jeune médecin qui conserva un silence embarrassé. Les deux hommes franchirent une première porte, puis une seconde, avant de pénétrer dans le vestibule du rez-de-chaussée et le corps de garde. Du sous-sol s'échappait une odeur de cave, de moisissures et de barriques. Le visiteur sentit la fraîcheur montante lui caresser les tempes, la nuque et les lèvres. Il ne put s'empêcher de frissonner un instant en songeant au lieu dans lequel il se trouvait. Il eut ainsi la sensation fugace et irraisonnée que les portes du bain allaient se refermer sur lui pour toujours. Quelques scènes terribles, glanées au cours de ses lectures, lui revinrent alors à l'esprit, des images de cachots infects, la vision de prisonniers perclus de douleur, agonisant dans le dénuement, la description des cages exigües où, disait-on, le roi Louis XI enfermait ses victimes. Ce ne sont là que de sombres fables, se reprit-il, des récits où les outrances pallient le manque d'imagination de l'auteur... Dans le bain de Brest, en revanche, le mystère et la routine, le sinistre et le banal se mêlaient de manière étrange ; c'était justement ce caractère presque ordinaire qui donnait au lieu sa terrifiante vérité.

Le sous-adjutant s'arrêta pour battre inutilement ses poches ; il maugréa puis reprit sa marche. Le bonhomme avait la silhouette trapue, le visage morne et les gestes lourds ; il gravit l'escalier avec lenteur, forçant Saint-Gilles à ralentir le pas puis à piétiner derrière lui de manière grotesque. Il s'arrêta enfin à l'étage, frappa à une porte et dit sur un ton monocorde, comme par lassitude.

— Chaillou, mon capitaine, le monsieur de Paris que vous attendez est ici.

Une voix forte parvint alors du bureau.

— C'est bien, faites-le entrer.

Le subalterne lança un dernier coup d'œil au visiteur et se retira en traînant ses brodequins sur le sol. Cazenave était assis derrière un bureau en acajou massif sur lequel s'entassaient des dossiers, une